

**Discours de M. Henri Amouroux
en Sorbonne, le jeudi 21 mars 2002
pour la cérémonie de remise d'épée
de M. Raymond Barre**

Monsieur le Premier Ministre,

Depuis de longues années nous espérons votre arrivée dans notre compagnie.

Votre volonté de demeurer à l'écart de toute candidature académique, alors que vous occupiez de hautes responsabilités politiques nationales, a prolongé notre attente sans lasser notre espérance.

Comment aurait-il pu en aller autrement, puisque presque tous mes confrères – vos confrères – ont, à un moment de leur vie, accompagné votre vie, les uns à l'Université, les autres au Parlement, à Matignon, ou encore à l'occasion d'importantes études menées en commun, études qui permettaient, le temps aidant, à des rapports d'estime de devenir rapports d'amitié ?

Ne pouvant citer, mes chers confrères, tous ceux d'entre vous qu'il faudrait citer, je souhaite toutefois rappeler, Monsieur le Premier Ministre, qu'il se trouve, dans notre compagnie, et vous le savez bien, deux compagnons de votre vingt-cinquième année : Roland Drago, comme vous enseignant en Tunisie, à partir de 1950, Roland Drago en compagnie duquel, lorsque le soir tombait sur le golfe de Carthage, vous écoutiez Mozart - le 516 en sol mineur qui allait accompagner toute votre existence ; Jean-Claude Casanova, l'un de ces jeunes garçons qui suivaient vos cours d'économie, l'un de ces étudiants dont vous disiez : « *Nous avons des étudiants épatants* » et qui approuvaient la réflexion de l'un d'eux – Jean-Claude Paye : « *ce qui nous frappait le plus chez Raymond Barre : son aptitude à établir des liens entre l'économie, la politique et l'histoire* ».

L'histoire, nous y voilà! Vous auriez pu, le plus logiquement du monde, être l' élu de notre section de législation, de droit public et de jurisprudence ; de notre section d'économie politique statistique et finances. Que vous le soyez de la section d'histoire et de géographie, au fauteuil de notre cher et courageux Alain Peyrefitte, dont l'une des dernières paroles fut « *je veux être tenu pour un historien* » s'inscrit cependant dans une logique supérieure, puisque l'histoire et, avec elle, la géographie ont gouverné toute votre vie.

Qu'au lycée Leconte de Lisle de Saint Denis de la Réunion, vous ayez été abonné au premier prix d'histoire et de géographie est presque secondaire puisque, toujours, et dans toutes les matières, vous étiez le meilleur élève et le plus souvent couronné.

Plus important que les succès scolaires le regard que portait sur la France d'avant 1910 un jeune Français de la Réunion, lorsqu'un mois de bateau était nécessaire pour combler les distances et que toutes les escales étaient autant de fabuleuses leçons d'histoire et de géographie. Plus déterminant que les succès scolaires, son regard sur la France d'après la défaite de juin, lorsque toutes communications coupées, c'est sur une carte du monde qu'il lui fallait suivre ces lointaines batailles qui allaient décider du sort de la patrie.

Le regard d'un adolescent de la Réunion ne pouvait être, en effet, le même que celui d'un adolescent vivant au quotidien les douleurs de la France.

Très tôt cette France, intellectuellement connue par l'histoire des rois, de Jeanne, des soldats de l'An II et de ceux de 14, par Michelet et par Péguy, sera, pour vous, Monsieur, la France de Charles de Gaulle à laquelle la Réunion se rallie rapidement, d'ailleurs, au mois de novembre 1942

Votre reconnaissance et votre admiration pour le général de Gaulle, si elles ont pris naissance en 1940 ne cesseront jamais. Premier Ministre, vous aurez à portée de main les « Mémoires de Guerre ». dont vous connaissez de longs passages. Ceux affirmant que la France ne saurait être la France sans la grandeur, Ceux qui enseignent l'impossibilité de la grandeur sans le secours d'une volonté tendue vers la durée.

Confronté depuis la Réunion à l'histoire - une histoire qui n'avait rien d'hexagonal - vous l'êtes à nouveau en Tunisie où vous prendrez conscience des problèmes du tiers monde et c'est depuis Tunis, je pense, que l'on peut dater votre grande estime pour Pierre Mendès France .

Mais, à partir de juillet 1967, c'est à Bruxelles, où vous avez été proposé par le général de Gaulle pour occuper le poste de, vice-président de la Commission des Communautés européennes. que vous serez amené à voir constamment la France avec les yeux des autres., de ceux dont l'histoire nationale très différente de la nôtre explique des réactions et prises de position incompréhensibles souvent aux Français toujours aussi cocardiers.

Vous ressentez. la France, mais la France du général de Gaulle dont l'hostilité à la supranationalité ne facilite pas initialement votre tâche. Voire prodigieuse facilité d'absorption de tout ce que produit la machine communautaire, votre remarquable esprit de synthèse, l'ouverture avec laquelle vous prenez connaissance des arguments des autres, la volonté de découverte qui, au rythme de quinze à vingt voyages par an, vous lancera à la rencontre d'hommes qui ne maîtrisent pas seulement le pouvoir politique mais le pouvoir économique et, ce qui vous est sensible, le pouvoir intellectuel, tout cela, qui n'a rien chez vous d'une stratégie mais correspond à la pente de votre esprit, tout cela vous attirera respect, considération, puis sympathie. Des sentiments fort précieux en 1968 à la suite de la crise de mai aux conséquences plus longues et plus rudes qu'imaginé. C'est grâce à votre action et à vos informations que sera évitée - plus exactement repoussée - une dévaluation que le général de Gaulle considérait comme une humiliation pour la France, un mauvais coup supplémentaire.

Mêlé étroitement à toutes les discussions qui feront passer l'Europe de six à neuf, aux débats difficiles qui précèdent et accompagnent l'entrée de l'Angleterre dans le Marché Commun, vous définissez les objectifs de l'Union économique et monétaire, avec une telle lucidité et une telle précision, que Boissonat pourra écrire « *Sans Barre, pas de système monétaire européen* » .

Les années de. Bruxelles vous feront dire un jour. « *Je n 'aurais jamais rempli convenablement mes fonctions de premier ministre sans l'expérience de Bruxelles* ». En 1976, le ministère du Commerce extérieur vous permettra de voir fonctionner les délicats et parfois grinçants rouages du pouvoir communautaire ; complètera l'expérience de Bruxelles et vous incitera - après un voyage en Australie où les exportations françaises étaient médiocres - à dire et redire à nos industriels - ce qui est aujourd'hui une banalité - qu'ils doivent pour champ d'action avoir le monde.

Quant, à la Réunion, vous vous promeniez sur le barachois, si l'un de vos camarades vous demandait ce que vous voudriez faire « plus tard », ce mystérieux, séduisant et redoutable « plus tard » de toutes les adolescences, vous répondiez: « ambassadeur ».

Ambassadeur pour la France, vous l'avez été à Bruxelles vous l'avez été au ministère du Commerce Extérieur, vous l'avez été à Matignon et, député, puis maire de Lyon, vous l'avez été pour Lyon.

Pour Lyon, vous avez accepté d'ailleurs que soit ouverte une brèche dans votre vie privée jalousement protégée des journalistes qui ne vous ont pas toujours compris - encore que, chez eux, les exceptions : Boissonat, Drouin, Chevrillon, Mathieu, et quelques autres n'aient pas manqué. Répondant à Matignon le 13 janvier 1981, lors de votre dernière cérémonie de vœux, au discours de Jean-Claude Vajou, président de la Presse Parlementaire, vous avez d'ailleurs reconnu « *n'avoir pas joué le jeu* ». Quel jeu ? Mais celui des vraies ou fausses confidences, des fuites organisées à des fins particulières, le jeu de ce que François Mauriac appelait « l'exégèse du potin ! »

La télévision aidant, nous voici dans un temps de voyeurisme. En 1974, nous étions dans un temps de curiosité. Mais déjà, vous refusiez que l'on regarde par-dessus votre épaule, que l'on se promène dans votre domaine réservé.

La musique? Vous l'aimiez passionnément. Mais, lorsque vos collaborateurs de Matignon vous voyant vous entretenir avec aisance et compétence avec Rudolf Serkin ou avec Sergiu Celibidache vous disaient: « *c'est un côté de votre personnalité que l'on ne connaît pas, Monsieur le Premier Ministre. Pourquoi n'en jouez-vous pas ? Vous feriez une excellente émission chez Claude Maupomé* » vous répondiez « *Non, c'est ma vie privée* ».

Vie privée, la musique. Vie privée, Chateaubriand et cette *Vie de Rancé* que Vous relisez presque chaque année ce qui, une fois su, aurait incité beaucoup à se demander pour quelle raison... sans trouver la réponse.

Vie privée, Venise, où vous refuseriez tout net que l'on vint vous photographier devant la pathétique crucifixion de la Scuola di San Rocco, devant le transfert du corps de Saint Marc du même Tintoret, ou encore devant ces œuvres de Carpaccio, dans lesquelles Venise éclate et parade : joueurs de violes, moines, nains, femmes que, la beauté lentement abandonne, grands chevaux amoureux et, dans la cellule où Saint Jérôme médite, ce petit chien interrogativement campé sur son derrière.

Vie privée, la musique, vie privée, Venise, mais, avant tout, votre famille, une famille que vous préservez des médias, des médisants et des médisances.

Vous dédiez votre thèse de doctorat à votre mère et à vos grands-parents. Lorsque vous recevez la croix de Chevalier de la Légion d'Honneur, Madame Barre est présente. Avec elle, deux invités seulement : votre parrain dans l'ordre : François Perroux, l'homme qui ouvrit la pensée économique française à la pensée économique anglo-saxonne et avec lequel vous entretîntes une relation intellectuelle qui fut, selon vos mots, « *un enrichissement perpétuel* » ; Madame Marchal, veuve du professeur André Marchal, président et préfacier de votre thèse de doctorat et, plus tard, responsable de votre arrivée aux Presses Universitaires pour lesquelles vous rédigez, dans la collection

Thémis, ces deux volumes sur l'économie politique que des générations d'étudiants appelleront tout simplement « le Barre ». Enfin Olivier et Nicolas vos deux fils,

réussiront leur carrière et leur vie non certes en dehors de vous, mais sans se placer dans la lumière des projecteurs officiels, et sans que vous les aidiez autrement que par les conseils qu'un père de famille, comme un autre, donne à des enfants comme les autres.

J'ai dit que dans le mur de votre vie privée vous avez cependant accepté une brèche. Ce fut pour Lyon.. Et ce fut pour la cuisine, mais la table n'est-elle pas un théâtre avec ses coulisses, ses seconds et premiers rôles, son public, ses applaudissements et sa critique ? Aussi, en campagne, en 1978, pour la conquête de la 4ème circonscription de Lyon, ne ferez-vous pas mystère de haltes gourmandes Chez Rose, Chez Léa, Chez Orsi, Chez Roucou, tous restaurants où les journalistes iront s'enquérir de vos menus et, sur les livres d'or, ajouteront parfois à vos éloges quelques mots de complicité.

La parenthèse ouverte à l'indiscrétion est vite refermée.

Votre ami, l'oublié... pour vous, l'inoubliable Alexandre Kojeve, vous avait dit un jour: « *La vie humaine est une comédie, il faut la jouer sérieusement* » Comment si, du temps, on ne fait pas son allié ?

Le temps ! Au journaliste qui vous demandait de répondre « brièvement » à une question insidieuse, vous répliquiez « *Laissez-moi le temps de vous expliquer* ». A ceux que vous receviez, vous disiez toujours « *Monsieur, nous avons le temps* », phrase déstabilisante dans un pays où presque tous souhaitent que les récoltes précèdent les semailles.

Lorsque vous avez choisi, pour sujet et titre de la thèse de doctorat présentée en décembre 1949 à la Faculté de droit « *La période dans l'analyse économique. Une approche à l'étude du temps* », il ne s'agissait nullement d'un sujet et d'un titre de hasard parmi d'autres titres, mais bien du socle de réflexion sur lequel vous alliez fonder, ce que depuis longtemps, on appelle « la pédagogie barriste ».

Cette thèse, vous l'avez ouverte sur la phrase de Goethe « *Mon champ sur le temps* », conclue sur une phrase de Proust dont vous êtes discrètement glorieux de posséder l'encrier.

Une phrase, qui semblera pirouette à ceux qui vous connaissent mal, mais qui, lorsque vous la choisissiez, à trente ans, explique un côté de votre personnalité. Cette phrase, Proust la dite à Anatole France qui venait de lui affirmer « *vous qui aimez toutes les choses de l'intelligence.* » « *moi, répliqua Proust, je n'aime pas les choses de l'intelligence, je n'aime que la vie, et le mouvement* »

Le mouvement, vous le trouverez dans les galops des westerns qui constituent l'une de vos distractions favorites ; dans les voyages que vous avez multipliés sans jamais oublier la province française, et surtout dans le va et vient de votre esprit, ennemi de tous les conformismes, curieux de tous les livres, de toutes les musiques, de toutes les idées.

Mais les Français auxquels vous parlez. toujours de « *longue durée* », « *d'action sérieuse et continue* » « *de champ des contraintes politiques, psychologique, démographiques et sociales* », les Français voient-ils en vous l'homme du mouvement ou l'homme du temps ? Lorsque vous arrivez à Matignon, vous attendrez trois semaines avant de faire connaître votre plan de redressement économique, un mois avant de le présenter devant le Parlement. La presse trépigine, les politiques s'impatientent, l'opinion s'émeut : trois semaines, un mois, pour élaborer un plan destiné à remettre dans la bonne direction l'économie française, n'est-ce pas trop, beaucoup trop ?

Alors, vous découvrez que les Français sont restés les Français décrits par Tocqueville dans une admirable page de *l'Ancien Régime et la Révolution* où, en vingt-huit lignes, sans un point, avec la seule respiration des points et virgules, tout est dit de notre nation et de ses enfants.

Tocqueville est l'un de vos auteurs préférés comme il était l'un des auteurs préférés d'Alain Peyrefitte qui, en septembre 1999, connaissant sa fin proche, effectua à Valognes un dernier voyage, afin de remettre le Prix Tocqueville.

A Matignon, vous vérifierez rapidement combien est vraie sa phrase « *au-dehors comme au-dedans nos plus grands obstacles viennent moins des difficultés, des affaires que de ceux qui devraient les conduire avec nous* »

Combien demeure d'actualité sa réflexion de 1856 : « *Le gouvernement ayant pris la place de la Providence, il est naturel que chacun l'invoque dans ses nécessités particulières* »

Combien est juste sa critique de la politique « littéraire », nous dirions de la politique médiatique qui, aujourd'hui comme hier, privilégie les promesses bâties sur des songes.

Vous n'arrivez pas en 1976 muni du seul Tocqueville, A peine en place, vous remettez à M. Giscard d'Estaing, Président de la République, une copie de la lettre que Turgot contrôleur général des Finances, avait adressée au Roi Louis XVI. Elle demandait au souverain de ne pas « *se laisser effrayer par les clameurs qu'il est absolument impossible d'éviter quelque système qu'on suive, quelque conduite qu'on tienne* ».

Les clameurs ne manquèrent pas.

Soutenu par le Président de la République, vous refusez toujours de « *flatter l'électorat* » A qui vous en fait, pour votre « bien » et votre avenir politique, un doux reproche, vous répliquez. « *Flatter l'électorat, cela veut dire annoncer un certain nombre de mesures qui, si on les tient, entraîneront certainement le pays dans une crise d'une gravité exceptionnelle.* »

Vous parlez des prix, de la monnaie, des salaires, des difficultés et de l'effort. A la veille des élections de 1978, à qui vous dit : « *on élit le SMIC* », vous répondez : « *on n'élit jamais le SMIC on choisit l'avenir de la France* »

Ainsi le Premier Ministre Raymond Barre reste-t-il fidèle au professeur Raymond Barre, ce professeur qui offre toujours des images faciles aux journalistes, plus faciles encore aux caricaturistes mais réussit, contre tous les sondages, et tous les pronostics, à gagner les législatives de 1978, à les faire gagner à « sa » majorité - même si on lui a refusé parfois de s'en dire le chef - et à démontrer ainsi qu'une politique de vérité, dans le discours et dans les faits, appuyée, il est vrai, sur des résultats économiques en nette amélioration, peut triompher de la démagogie.

Après m'avoir fait le grand honneur, en 1979, de me remettre mon épée à Paris, puis à Lyon, vous avez accepté que je vous consacre un livre, qui nécessita de passionnantes recherches, permit des rencontres intellectuellement enrichissantes, et m'autorisa surtout, grâce à votre confiance, une « approche » meilleure de « Monsieur Barre ».

Evoquant votre destin, un mot que vous aimez, vous m'avez dit un jour « *Je remercie le ciel Je n'ai pas fait beaucoup de choses dans ma vie, mais toutes pendant un certain temps. Quatre ans étudiant à Paris. Quatre ans en Tunisie. Neuf ans professeur en province. Trois ans avec M. Jeanneney au ministère de l'Industrie et du Commerce. Cinq ans à Bruxelles. Plus de quatre ans Premier Ministre. Chaque fois assez de temps pour apprendre et pas assez pour se lasser.* »

A cette énumération, il faut ajouter plus de vingt-trois ans à Lyon. Député en effet en 1978, puis maire en 1995 d'une ville secrète et laborieuse, misant sur l'avenir dès lors qu'on lui en ouvrait les portes, vous avez, selon votre vœu, immédiatement affirmé, permis à la ville d'entrer dans le XXI^e siècle. Pour atteindre le but, il fallait restaurer la confiance de Lyon en Lyon ; il fallait faire reprendre le chemin de Lyon à ceux qui contournaient la ville.

Quelle merveilleuse et unique occasion que la tenue du G7 dans la capitale des Gaules ! Avec l'aide du Président Chirac, vous avez réussi ce qui paraissait inconcevable. Faire de Lyon la capitale mondiale d'un moment ne vous convenait cependant pas puisque l'exceptionnel ne s'inscrit pas dans la durée. Aussi, avec «Lyon Confluence » avez-vous offert 150 hectares, en plein centre ville, à proximité de la presqu'île de Gertand, entre Saône et Rhône a toutes les industries de pointe, à la jeunesse surtout, et lorsque l'Ecole Normale Supérieure des Lettres vint rejoindre l'école Nationale Supérieure des Sciences, ce fût certainement l'une de vos grandes joies. Sachant que traditions et habitudes seraient, (étaient déjà) irrémédiablement bouleversées par la prodigieuse rapidité de toutes communications, vous avez voulu amener à Lyon les meilleurs tout en y retenant les meilleurs.

Aujourd'hui, de longues années vous attendent au sein de notre Académie des Sciences Morales et Politiques dont Jacques Dupâquier nous a appris que, non point miraculeusement, mais par la grâce de nos confrontations hebdomadaires qui gardent jeunes les mémoires et vives les réactions, elle prolongeait la vie de ses élus.

Depuis l'Académie, il vous sera possible de faire profiter les Français de votre expérience, de vos compétences, de votre lucidité et de vous faire, peut-être, mieux entendre encore que par le passé, puisque éloigné du microcosme et des soucis de la gestion au quotidien.

Monsieur le Premier Ministre, vous n'aimez pas les fausses embrassades, les protestations, les offres, les serments, et, sachant toujours rester « Monsieur Barre », vous n'évoluez que lentement du « Monsieur » au « Cher Monsieur », du « Cher Monsieur » au « Cher Monsieur et Ami ».

Plaçant justement très haut l'amitié, vous en êtes ménager, mais ce soir de mars avec vous, devant vous, vous n'avez que des amis. Et je suis convaincu que, le temps aboli, vous convoquez par la pensée tous ceux qui firent de vous ce que vous êtes, ces professeurs de Leconte de Lisle : Hippolyte Foucque, Déodat Fournier, Albert Lougnon, votre professeur d'histoire et de géographie, l'abbé Mondon, aumônier du lycée, qui avait, n'est-ce-pas, l'intelligence des cœurs, Et avec ceux de Leconte de Liste bien d'autres: Jacques Chevalier qui vous fit découvrir Tocqueville, Raymond Aron, François Perroux, André Piatier, André Marchal.

Nous sommes tous une « construction » à laquelle nos parents et nos maîtres ont contribué.

Heureux ceux qui se souviennent de leurs maîtres.
Plus tard on se souviendra d'eux.

Un jeune élève de la classe de 4^{ème} C du collège Jules Verne de la Grande Synthe, dans le Nord, vous demanda un jour quel était votre poème favori. Vous lui répondîtes en lui envoyant avec quelques lignes d'un amical commentaire de Valéry :

*De sa grâce redoutable
Voilant à peine l'éclat
Un ange a mis sur la table...*

Non, ce n'est pas ce soir, comme dans *Palme* « *le pain tendre, le lait plat* » qui vous sont apportés, Monsieur, mais des mains de l'éminente historienne Hélène Carrère d'Encausse, l'épée forgée par l'admirable Goudji, une épée qui est l'hommage de tous vos amis ici réunis.

Henri Amouroux